Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 16

Artikel: Encore le mariage
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193580

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de disparaître ; plus heureux celui à qui la coquette a daigné dire en partant : « A jeudi ! » Alors que tant d'autres s'en vont avec un regret, il emporte une espérance. Que de gens n'ont que cela pour vivre ! »

Encore le mariage.

Puisque chacun se met à dire quelque chose sur le mariage, même les vieux garçons qui ne devraient y voir goutte, semble-t-il, je veux aussi, toute vieille fille que je suis, glisser un mot dans cette question ténébreuse.

Je ne dirai rien aujourd'hui de l'idée du charitable célibataire qui nous laissait entrevoir samedi dernier la possibilité, malgré nos quarante ans prochains, d'une espérance... d'une éclaircie dans notre ciel morose... d'une rencontre... enfin il faut lâcher le mot : la possibilité de trouver encore un mari ! !

Pour cette fois je ne m'adresserai qu'aux personnes de notre sexe, qui ont eu le privilège de faire leur bienheureuse rencontre pendant les belles années de leur jeunesse. Leur cœur, me semble-t-il, devrait déborder de reconnaissance envers ceux qui leur consacrent leur vie entière, qui travaillent pour elles et les entretiennent généralement de tout.

Elles devraient garder religieusement le souvenir de leur première rencontre et de leurs heureuses fiançailles. N'ont-elles pas été alors encensées, adorées, comblées de douces attentions et de tendres paroles ? n'ont-elles pas eu, ces dames, une lune de miel toute de rayons dorés ? Eh bien ! quel cas en ont-elles fait ? Au lieu d'alimenter la tendresse de leurs époux, au lieu d'empêcher que l'amour, ce doux miel, s'échappât de sa jolie enveloppe, elles l'ont laissé s'écouler petit à petit : aussi qu'elles ne se plaignent pas, si elles n'ont plus aujourd'hui qu'une lune à rayons de cire !

Si elles voulaient, pourtant, tout irait bien : leurs maris ne sont tranquilles que quand elles ont un air un peu content ; ils sympathisent à tous leurs bobos réels ou imaginaires ; quand ils vont en voyage, ils leur rapportent un petit objet comme si elles étaient des bébés ; le dimanche, ils les conduisent à la promenade, en faisant aller la poussette devant eux avec l'air le plus respectable qu'il soit donné à l'homme d'avoir. Et enfin, ne leur offrent-ils pas leur bras sans rechigner, chaque fois qu'il faut aller baptiser ?

Que voyons-nous d'un autre côté ?... Des créatures comme par exemple celle dont vous avez parlé dans votre numéro du 8 avril, et qui donne à son amie de si perfides conseils en lui indiquant la manière de conduire son mari par le bout du nez !...

Une telle chose me révolte ! Elles en viennent, ces dames, à tourner leurs époux en ridicule, à s'en moquer, à leur mettre la peur dans le cœur en se faisant passer pour plus méchantes qu'elles ne sont ; elles leur disent le contraire de ce qu'elles pensent ; elles leur tournent le dos ! ! Ce n'est pas moi qui agirait ainsi, mesdames, si jamais il m'est accordé de faire une rencontre imprévue ! Vous ne savez pas apprécier votre bien-être, et, sans hésiter, vous dites avec Musset :

. . . . . .

Le peu de bonheur qui nous vient en chemin.
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève !

Ah ! c'est moi qui le garderai bien, mon bonheur, et qui jamais ne le laisserai prendre par le vent quand j'aurai fait ma bonne rencontre !

(*Une vieille fille, pour le moment*).

L'art de donner un dîner.

Nous retrouvons dans nos vieux journaux un numéro de l'*Echo de la Semaine* (M. V. Tissot, rédacteur) un article indiquant d'une manière détaillée la manière de procéder lorsqu'on veut donner un dîner. Nous en extrayons les passages suivants qui intéresseront, sans doute, bon nombre de lecteurs.

* * *

S'il s'agit d'inviter un supérieur, on doit l'inviter verbalement, en lui faisant une visite. Avec des égaux ou des inférieurs, on peut leur écrire ou leur envoyer sa carte.

Une maîtresse de maison doit faire tout son possible pour contenter ses invités. Non-seulement elle s'occupera du menu qui devra être soigné, mais encore elle devra bien prendre garde de ne pas réunir des personnes antipathiques les unes aux autres, en un mot, elle devra rendre sa maison agréable.

Le dressage de la table doit être l'objet d'une attention toute particulière. Les fleurs et les fruits mettent une note gaie sur le blanc uniforme de la nappe.

Lorsque les convives sont nombreux, il est préférable de désigner la place de chacun d'eux par une carte placée près du couvert.

Il faut s'arranger à avoir un nombre égal de personnes des deux sexes. Le maître et la maîtresse de la maison occupent le milieu de la table, en face l'un de l'autre. Les places d'honneur sont à leur droite et se donnent à la dame et au monsieur le plus âgé.

Une jeune fille n'occupe une place d'honneur que si elle remplit l'office de demoiselle d'honneur à un mariage.

Les enfants ne sont jamais admis à un dîner de cérémonie.

Les invités arrivent un quart d'heure avant l'heure fixée, jamais après. Les maîtres du logis sont au salon pour recevoir leurs hôtes.

On présente les unes aux autres, dans son salon, les personnes qui prennent part au repas.

A l'annonce : « Madame est servie, » le maître du logis se dirige vers la dame la plus âgée et passe le premier avec elle dans la salle à manger. Les hommes s'en vont alors vers la dame qui leur a été désignée par le maître de la maison et lui offrent leur bras.

Le potage est servi lorsqu'on entre dans une salle à manger ; on ne doit y tremper sa cuiller que lorsque tout le monde est prêt.

Au dessert, la maîtresse de la maison fait les honneurs. On sert d'abord les glaces, puis les gâteaux, les fromages et les fruits.

Un maître de maison porte le premier toast dans un dîner. Tout le monde soulève alors son verre et s'incline avant de boire.

Un invité consulte du regard le maître de la maison avant de porter un toast à une des personnes présentes.

On ne sert plus le café dans la salle à manger, maintenant, après un dîner. C'est dans le salon que se trouve un plateau contenant les tasses et les liqueurs diverses.

Après avoir dîné chez quelqu'un, on doit y passer la soirée ou au moins quelques heures de la soirée.

* * *

On reçoit les gens selon sa situation de fortune, simplement, si ses ressources sont limitées, mais cette simplicité n'exclut nullement une certaine recherche dans la préparation des plats.

On fait donc bien de ne pas former de relations très intimes avec des gens beaucoup plus fortunés que soi. Il est bon de réfléchir avant de s'asseoir à la table des autres.

Lo mot dè pâsse.

Quand l'est qu'on va à la guierra et qu'on est dè faqchon su la route, on ne laissè nion passâ sein qu'on vo diessè lo mot dè pâsse, que l'est on mot qu'on dussè cognâitrè po poâi passâ perquie, et que clliâo que sont dè faqchon dussont assebin savâi. Dinsè onna supposechon que y'aussè on bataillon pè Tolotsena, ein teimps dè guierra ; eh bin, on mettrâi dâi faqchenéro dè ti lè cotés dâo veladzo, ein lâo deseint lo mot dè pâssa, que l'est on mot que n'a rein d'estrà, que lo colonet décidè, que cein pâo étrè on nom dè vela, âo bin on autro mot, quin que sâi. Ora, se du lo défrou on einvouïè onna piquietta âo bin on chasseu à tsévau portâ dâi z'oodrès à Tolotsena, on lâo dit, dévant dè parti, lo mot dè pâssa, et quand l'arrevont vai on faqchenéro, stusse crâisè la bayonnetta et lâo fâ : « Qui vive ? le mot de passe ? » Se savont lo mot, on lè laissè passâ ; mâ se lo savont pas derè on lè fâ reveri, et se vollionl cresenâ, on lè fot bas d'on